Parution 10 fois par an N° 141 Février 2002 Fr. 3.- le numéro

LA VIE PROTESTANTE
NEUCHÂTELOISE

Dossier
La société-spectacle

Ou quand l'audimat décide
de ce que nous devons savoir...

Interview
Isabelle Ott-Baechler:
en écho au Synode

encart
Le Louverain

Par Cédric Némitz,
de La VP Berne-Jura

Etes-vous «peuple» ou «public»?

Talk-show à la télévision: l'invité est présentateur d'une émission à succès. Malmené par l'intervieweur, il défend son travail et lâche: «*C'est le peuple qui est important pour moi!*» Moue dédaigneuse, presque dégoûtée, du présentateur vedette: «*Le peuple!?*…» A la télé, le peuple fait bas de gamme. Il est presque déplacé de s'en réclamer. Admettons que le peuple sent parfois mauvais: quand il se réveille, casseroles au poing, son tintamarre peut faire valser les gouvernants. Il ose même soudain, outrage suprême, piller quelques temples de la consommation. Décidément, le peuple transgresse trop les convenances pour avoir bonne presse.

Le public, lui, sonne tout de suite plus chic. Pour lui, les médias ont fait du monde un vaste cabaret. Tout est matière à spectacle: les élections, les guerres, les fortunes se gagnent ou se perdent d'abord sur le terrain médiatique, dont la télévision reste la reine incontestée. Reconnaissons que l'outil est magnifique: populaire, universel, inutile de savoir lire ou écrire, la télévision est accessible sans effort ni contrainte. Le public adore la télévision. Stylé, propret et soumis, il accepte de poser en tapisserie des plateaux, juste pour écouter sagement et applaudir sur commande. Il se délecte de productions qui lui ressemblent: juste un peu cruelles, mais au fond bien ordinaires. L'audimat consacre le succès de la télé-réalité. Ni scandaleux, ni avilissant, ce genre de programme nous abreuve de sentiments sincères, de passions fulgurantes… et finissantes, d'amitiés aussi vite trahies que déclarées. Finalement, rien de très troublant!

Un cocktail pour adolescents? Eh non: les parents regardent aussi, et la majorité des accros ont quitté depuis longtemps l'âge réputé ingrat. Comme si le public refusait de grandir. Comme si, fasciné par les incertitudes adolescentes, il abdiquait devant l'exercice de ses propres responsabilités: celles de parents, de citoyens, d'adultes. C'est plus simple et facile, comme la vie à la télé est toujours simple et facile.

Peuple ou public? Le téléspectateur a choisi. Il vote pour Loana ou Jennifer. Moitié femme, moitié enfant - moitié star, moitié Cosette: ces jeunes filles incarnent l'indécision d'une société sans profil et sans relief. Dans le cercle doré des stars cathodiques, tout se vaut, tout est pertinent pourvu qu'on en parle sincèrement. Le consensus mou et le conventionnel y font office de vertu cardinale. Comment alors rappeler que le monde réel, lui, est marqué par l'incohérence et qu'il réclame un engagement justement d'adulte responsable?

Plus que jamais, il est nécessaire de marteler que le peuple vaut mieux que le public, le débat plus que le sondage, l'urne davantage que l'appel à 0.97 euros la minute. Une certaine télévision distille le jus de cette société aseptisée où aucune question essentielle ne mérite plus d'être posée et disputée. Une société qui a perdu toute dimension philosophique ou spirituelle. Dans les poulaillers de la TV-réalité, on a perdu toute trace d'idéal ou de questionnement. On ne nourrit plus aucune attente sinon celle de devenir célèbre. Quand le public se passionne pour la destinée irréelle de jeunes nigauds sans âme, le chemin est tracé pour que nous passions les années à venir dans la contemplation béate d'un vide qui menace de nous absorber. Face à ce néant, je préfère nettement les odeurs bruyantes du peuple. Par pitié, faites-nous des émissions carrément populaires!

Maîtres-mots

" Elle met du vieux pain sur son balcon
pour attirer les moineaux, les pigeons
elle vit sa vie par procuration
devant son poste de télévision
elle apprend dans la presse à scandale
la vie des autres qui s'étale
mais finalement de moins pire en banal
elle finira par trouver ça normal"

Jean-Jacques Goldman,
La vie par procuration

Médias d'actualité et société-spectacle

Les journaux, et plus généralement le concept d'information, n'ont pas, loin s'en faut, toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui: ce que d'aucuns appellent le quatrième pouvoir, un produit de consommation extrêmement rapide, ou encore un metteur en scène qui orchestre une actualité devenue divertissement. Analyse du phénomène par Annik Dubied, maître-assistante en sociologie à l'Université de Genève.

Photos: P. Bohrer

Qu'est-ce qu'un spectacle? La définition du mot, en plusieurs points, trace autant de pistes pour réfléchir sur la «société-spectacle» et sur ses rapports avec les médias d'actualité. Un «spectacle», est-il dit dans le dictionnaire (en l'occurrence, le *Nouveau Larousse encyclopédique* de 1998), est à la fois...

... une représentation donnée avec un luxe de moyens

Ce «luxe de moyens», dans notre société, ce sont les médias qui l'incarnent. Ce sont eux qui «font du bruit» autour des événements, et qui, en les représentant ou même en les créant, les font résonner, attirent l'attention sur eux.

Nos médias d'actualité sont par nature des rapporteurs du monde. Ils décident de mettre (ou non) à «l'agenda» tel ou tel événement, et choisissent comment et dans quel ordre ils vont en parler. C'est dans ce second mouvement qu'intervient la dimension proprement spectaculaire, mais cette deuxième étape est indissociable de la première et pose des questions similaires.

Si en effet les médias opèrent un choix en deux temps (sélectionner, puis mettre en scène), qu'est-ce qui motive ce choix? Qu'est-ce qui fait l'«importance» d'un événement, qui porte celui-ci à être retenu, puis à être mis en scène plus ou moins tapageusement?

L'«évidence», en l'occurrence, n'est guère de mise, même pour les cas les moins contestés. Ce choix est une question de priorité économique, de proximité, de sources disponibles ou non, d'intérêt du public, de temps... Bref, un choix que les médias pratiquent et contribuent à déterminer (c'est leur métier, et certains le font mieux que d'autres), mais dont ils ne peuvent à l'évidence pas répondre tous seuls. Il s'agit d'un choix économique, culturel, social, souvent politique - un choix dont le public n'est pas absent, lui qui achète, zappe ou tend l'oreille tous les jours.

«En lisant la vie des autres, on s'informerait, mais on gagnerait aussi du sens dans notre propre vie. Cela expliquerait en partie le succès du récit dans nos médias»

... une représentation théâtrale ou cinématographique

On l'a dit, les médias d'information choisissent et représentent. Privilégient-ils désormais, comme le théâtre et le cinéma, le récit, cette forme de représentation facile à appréhender, familière, émotionnelle, plus confortable que l'argumentation?

Certains analystes des médias le

pensent, qui voient dans le récit une forme désormais dominante du champ médiatique. Pour expliquer ce succès, ils suggèrent, à la suite du philosophe Paul Ricoeur, que le récit permet de se forger une identité. Ainsi, en lisant la vie des autres, on s'informerait, mais on gagnerait aussi du sens dans notre propre vie. Cela expliquerait en partie le succès du récit dans nos médias, et donc, par exemple, celui des faits divers, drames et tribulations de la vie des stars, narratifs par excellence. Dans cette perspective, puisqu'il «n'y a pas de société sans récits», nous dit Roland Barthes, et que ces récits sont utiles et nécessaires, jusqu'où et à quelles conditions peuvent-ils l'être dans le champ médiatique contemporain?

... «ce qui se présente au regard, à l'attention, et qui est capable d'éveiller un sentiment»

Enfin, un spectacle «éveille un sentiment», nous dit la définition. Les médias contemporains ont perfectionné leurs moyens techniques, et ont augmenté d'autant leur efficacité lorsqu'il s'agit de «spectaculariser» - et donc de provoquer un choc, une émotion, une résonance, en-deçà de la réflexion. Effets spéciaux, mises en pages accrocheuses, images perfectionnées, directs... reposent cette fois-ci la question (liée à la précédente) de l'émotion et de la place que celle-ci doit prendre dans le champ médiatique. Et là non plus, les médias, qui sont certes à nouveau en première ligne, ne peuvent néanmoins répondre seuls. Les récits de faits divers, décès de stars en une et autres drames vécus en direct sont parfois d'excellents révélateurs des forces et des faiblesses d'une société. La manière dont ils sont mis en spectacle l'est certainement aussi.

Annik Dubied ■

Des ficelles qui ne font pas long feu

Le télévision est condamnée à séduire. N'importe comment, à n'importe quel prix. C'est une question de survie: les programmes coûtent de plus en plus cher et le gâteau publicitaire n'est pas infini. Il faut donc pouvoir afficher les meilleures parts de marchés pour assurer le financement du programme. Tels les fauves autour d'une proie, les chaînes se partagent la précieuse manne, sans concessions. Dans ce festin cathodique, il n'y a pas de quartier.

Aux commandes de sa «zapeuse», le téléspectateur reste très volage. Une petite baisse de tension et le voilà qui s'envole vers la concurrence. Pour l'attirer, puis le garder, les télés sont prêtes à tout, à tous les excès, à toutes les excentricités. Il faut titiller, surprendre, choquer… Mais comme tout a déjà été fait, comme tout (vraiment tout!) a déjà été montré, le défi devient insurmontable. A l'heure où le sexe et la violence font presque ringards tant ils sont devenus ordinaires, il faut pousser le bouchon toujours plus loin. La spirale du racolage se fait exponentielle pour conserver un téléspectateur qui se lasse tout aussi vite qu'il s'enthousiasme.

Du carton

Aujourd'hui, plus c'est débile, plus ça marche! Chaque être un tant soit peu raisonnable découvre avec consternation ces matinées ridicules où un pantin exhibitionniste ne sait plus comment faire reculer les limites de la bêtise humaine. Les jeux peuvent confiner au sordide quand les concurrents se font humilier sans gêne, peu importe!

Sans oublier ces talk-shows où le petit peuple est invité à se prononcer sur tout et sur rien sous prétexte que c'est son choix. Rien que du rebattu, rien que des idées reçues, convenues… Et pourtant, même l'honnête téléspectateur, vous savez celui qui se pique de n'être pas aussi nul que les autres, peut s'y laisser prendre: question de maillon faible? En tout cas, c'est bel et bien mon choix!

Car il y a un public pour ce genre de

Photos: P. Bohrer

programme. Salace, idiot, excentrique: ça marche. On appelle cela: «faire un carton». Le comble du niais a été atteint avec ces heures d'émission où des jeunes vivent en vase clos et partagent la banalité de leurs petites vies quotidiennes. En fait, ni scandale, ni révolution, mais un long ennui consternant… Et ça «cartonne»!

C'est grave docteur?

La télé, c'est le média de la simplicité, celui des gens fatigués et stressés. Tout doit y être rapide et facile. Le téléspectateur déteste se prendre la tête. Une seule solution pour cela: de l'émotion, de l'émotion brute. Car le public aime voir et entendre des gens qui lui ressemblent, qui vivent les mêmes choses, qui pleurent, qui crient pour les mêmes raisons. Voilà les ficelles du «people». Dans une époque d'incertitude, le public cherche à se rassurer: il ne faut rien de trop compliqué à la télé, rien qui me dérange, rien qui me bouscule. En fait, le programme me convient quand il me ressemble. J'aime tellement que ma tété me parle de moi. Loana et Steevy, avec leurs histoires personnelles tragiques, en sont la plus cathodique incarnation.

Navarro, au secours!

Pour cartonner, les recettes de l'audimat sont donc connues, mais elles ne sont pas infaillibles. Quand la télévérité fait un tabac avec *Loft-Story*, les Star-académiciens ont beaucoup plus de mal à percer. Les ficelles ne font pas long feu, le carton brûle facilement.

Dans ce désastre télévisuel, l'audimat laisse pourtant quelques raisons d'espérer. Semaine après semaine, avec une constance rarement démentie, c'est le bon vieux policier du dimanche soir qui bat encore les plus grands records d'audience. Navarro, comme d'ailleurs ses collègues hommes et femmes d'honneur, reste imbattable. Généreux, bonnards, humains: il faut reconnaître que ces héros justiciers sont plein de qualités. Et même leurs petites faiblesses en font des êtres que chacun aimerait rencontrer. Ils restent plus populaires que Loana: voilà qui nous laisse un espoir pour l'avenir de la télévision.

Cédric Némitz ■

Les rêveries d'un lecteur solitaire

Jamais, ò grand jamais, on n'aura tant donné à lire. Papier glacé, quadrichromie, graphisme souvent tape à l'œil, titres qui harponnent, des scoops, de la mode, des recettes par-ci, des concours, des horoscopes, des photos percutantes par-là: la devanture d'un kiosque a de quoi inspirer un vertige. Visite.

Neuchâtel gare, mardi 17h05: vingt minutes à tuer avant mon train. D'instinct, je me dirige vers le kiosque pour fouiner un peu. A dix mètres, je suis assailli par les grandes affiches tragiques de la presse people: les drames et les bonheurs de la jet-set s'imposent, comme s'ils étaient d'une importance cruciale. C'est le fait divers scabreux, le non-événement propulsé au rang d'information. A cinq mètres, suspendues à un fil, je distingue les manchettes des quotidiens. Elles égrènent les titres principaux que les rédactions du pays ont jugé dignes de figurer aujourd'hui en première page. Enfin, je franchis le seuil du temple des *produits d'information*.

Résolu à ne pas simplement acheter par habitude, je m'offre un tour de kiosque. Les nouvelles du jour d'abord. La guerre fait rage, les avions tombent, les entreprises licencient. Rien de nouveau sous le soleil, quoi. Je sais bien que les journaux ne reflètent pas vraiment la réalité. Ils sélectionnent le *remarquable* et organisent les événements pour donner une sorte de tableau du monde présent.

Mais ils disent un peu tous la même chose, dans leurs mots et leurs images, avec plus ou moins de violence ou de profondeur. Or, cet étrange tableau, recommencé quotidiennement, a tendance à se ressembler toujours plus. Ce manque chronique d'inspiration vient-il des rédactions ou de l'histoire de l'humanité qui ne fait que se répéter? Quoiqu'il en soit, je suis anesthésié par le caractère inéluctable de ces tragédies en cascades qui me pousse à la passivité et au fatalisme. Le monde n'est pas près de changer.

Pourtant à l'occasion, quand l'information est brûlante, je me redécouvre aussi passionné. J'achète plusieurs titres, je fais des collections - souvent macabres - pour les événements qui semblent devoir marquer l'histoire. Comme pour dire: «*J'y étais, j'étais sur la terre à ce moment-là!*» Le slogan de RTL en 1990 n'était-il pas: «*Les infos, c'est comme le café: c'est bon quand c'est chaud et quand c'est fort*»?

Photo: P. Bohrer

«Je suis anesthésié par le caractère inéluctable des tragédies en cascades qui me pousse à la passivité et au fatalisme. Le monde n'est pas près de changer...»

Tiens, à propos d'info brûlante, voilà les forêts de papier glacé. Les potins royaux, fantasmes d'une réalité décalée où l'on se plaît à constater que les personnages de contes de fée ont les mêmes problèmes que nous, quoique en pire. Thérapie à deux francs nonante? Franchement, je n'ai jamais compris cette fascination pour les histoires sans importance, inventées pour la plupart. Mais j'ai toujours un peu envié ce foisonnement de sujets de discussion. Je connais des pasteurs qui dévorent les aventures du showbiz pour ne pas être largués dans les conversations avec leurs paroissiens. C'est comme le temps…

Et puis enfin, les étals débordants de magazines spécialisés: photo, vidéo, voiture, informatique (toujours avec un CD-ROM en cadeau, comme si le journal ne suffisait plus), musique, cinéma, érotisme (que personne n'achète, mais qui se vendent si bien), mode, cuisine, tricot, décoration, voyages, animaux (spécial ratons laveurs!), etc., j'en passe! Pièces innombrables d'un puzzle universel: l'image est définitivement brouillée.

17h24: je vais rater mon train. Je sors en coup de vent sans rien acheter, dévale les escaliers et me rue dans le premier wagon. Ce jour-là, je me suis assis en face d'une très vieille dame qui m'a raconté son enfance en Afrique. Ça dépassait en profondeur l'information la plus chaude…

Sébastien Fornerod ■

Un Dieu discret…

Et Dieu là au-milieu, dans ce concert ininterrompu de nouvelles tapageuses, d'agitations souvent vaines et vides, a-t-il encore droit au chapitre? Ceux qui croient en lui ont-ils aujourd'hui les moyens de se faire entendre? Rime-t-il à quelque chose de l'évoquer à l'heure de l'information-événement? Réflexion du théologien Olivier Bauer.

Photos: P. Bohrer

Partons du principe théologique suivant: «La discrétion de Dieu est inversement proportionnelle à l'influence des croyants dans la société». Autrement dit, moins les chrétiens sont nombreux, plus Dieu est discret! L'hypothèse paraît impertinente, a-t-elle un intérêt? Pour le savoir, nous testerons deux hypothèses contraires.

«Imaginons que Dieu ne subit pas cette discrétion comme une fatale perte de pouvoir, mais qu'il la choisit»

(1) «Quelle que soit l'influence des chrétiens, Dieu se montre toujours discret». Cette hypothèse ne résiste ni à la lecture des textes bibliques, ni à quelques sondages dans notre histoire. Car on y rencontre un Dieu peu discret, qui n'hésite pas à intervenir dans le cours des choses, démontrant à la fois son existence et ses capacités. Oui, il fut un temps où l'on savait encore de quoi Dieu était capable: destruction des villes impies, nature qui se pliait à sa volonté, guérisons miraculeuses, multiples apparitions de la Vierge, j'en passe et des meilleures. Personne n'imaginait alors que Dieu pouvait être discret; au contraire, on attendait de lui qu'il fasse le spectacle! La première hypothèse se révèle fausse.

(2) «Même lorsque l'influence des chrétiens diminue, Dieu ne devient pas discret». Cette hypothèse-ci est aussi facile à contester. Les miracles d'antan ont bel et bien disparu. De nos jours, l'action de Dieu se fait si rare, si chiche, si discrète qu'il ne vaut même pas la peine d'en parler: un mieux-être léger et passager chez un malade chronique, quelques inspirations prophétiques aussi vite contestées, à peine une timide tentative d'interpréter théologiquement une catastrophe naturelle. Dans notre Eglise réformée neuchâteloise, la fin des années 80 avait bien ravivé l'espoir d'une action spectaculaire de Dieu. Les «cultes de guérison» devaient transformer la vie des paroisses. On allait enfin montrer aux tièdes et aux mécréants les miracles dont sont capables ceux qui croient vraiment au pouvoir de Dieu! Promesses non tenues, ambitions revues à la baisse, ils sont devenus des «cultes pour fatigués et chargés» puis des «cultes de bénédiction avec imposition des mains». On attend toujours moins d'un Dieu de plus en plus discret. La seconde hypothèse se révèle également fausse.

La force du silence

Je maintiens donc mon hypothèse de travail: «La discrétion de Dieu est inversement proportionnelle à l'influence des croyants dans la société». Quelles conséquences faut-il en tirer? En la poussant à l'extrême, on peut prévoir que Dieu disparaîtra en même temps que le dernier chrétien. Ce qui tendrait à prouver que Dieu n'est que l'invention des êtres humains. Mais imaginons que Dieu ne subit pas cette discrétion comme une fatale perte de pouvoir, mais qu'il la choisit. Supposons que Dieu adapte aux êtres humains la manière dont il se révèle. Ironie suprême, au moment même où le spectacle de sa puissance lui donnerait accès à tous les médias, Dieu se fait aujourd'hui discret. Il perd ainsi des parts de marché, mais il gagne mon respect. C'est peut-être ce qui l'intéresse?

Olivier Bauer ■

Le culte? Certains l'aiment... show

Le culte est organisé selon une certaine mise en scène. Les officiants, l'assemblée, les musiciens ont chacun leur place et leur rôle à jouer. Le culte est un spectacle au sens le plus noble du terme: il devrait être populaire, accessible, alliant émotion, réflexion, beauté, distance critique et communion. Convaincus que le culte peut-être un show de qualité, deux pasteurs présentent une expérience, celle d'un culte de fête de catéchisme.

En 1992, le catéchisme traditionnel et paroissial est visité par un souffle nouveau dans la région de Boudry-Ouest sur le Littoral neuchâtelois. La qualité du travail en équipe et l'innovation en matière d'approche des thèmes théologiques ne peuvent que conditionner la forme du culte de fin de catéchisme. Avec 45 à 75 catéchumènes, il n'est plus possible de faire ce culte dans une église paroissiale: une grande salle villageoise (Cort'Agora à Cortaillod) va devenir la cathédrale de ces fêtes du catéchisme.

Le contenu de ces cultes va être tiré du thème du camp qui précède la fête. Chaque culte a son titre de présentation, comme *Coup de théâtre en Palestine* (96), *Vraiment cet homme était le fils de Dieu* (99), *Dieu met les pieds dans le plat* (00), *Faites vos jeux, rien ne va plus* (01).

Surprise!

En entrant dans un univers populaire, une grande salle de spectacle, il nous est demandé de créer non seulement l'événement cultuel mais encore une atmosphère, un lieu dont l'espace va être mis à part, sanctifié pour utiliser un vocable ecclésiastique. Les jeunes interviennent dans la mise en scène du développement d'un thème théologique; l'assemblée, si elle participe par le chant ou le texte et est invitée à la table de la cène, est essentiellement spectatrice d'un show qui valorise les jeunes et les confronte à une parole d'Evangile.

Si ce culte de fête du catéchisme ne s'est pas mis en place sans critiques et débats, il a aujourd'hui une his-

Photos: P. Bohrer

toire qui lui donne une place importante dans le contexte cultuel et événementiel de la région. Ce n'est plus un culte de confirmation, mais un culte de fête et de bénédiction afin que les catéchumènes se lancent dans l'âge adulte de la quête du sens spirituel et chrétien avec le soutien de Dieu. L'objectif d'un tel culte *show* n'est pas de fidéliser un nouveau public par une offre adaptée à ses besoins. Il y aurait là un risque de trahir la mission de l'Eglise, de ne faire que répondre à une attente, de devenir ce que l'Eglise est déjà souvent: prestataire de folklore religieux. Si la question du public cible est centrale, c'est parce que la Parole porteuse de sens n'est pas celle qui est dite mais celle qui est entendue, reçue, et même digérée... Cette Parole qui remue, qui résonne, qui parfois laisse un peu «sonné». Il nous faut ouvrir un maximum de portes pour que le public entre dans le culte et y découvre un Evangile bien plus surprenant que ce qu'il s'attendait à ne pas écouter. Tout le travail consiste à faire place à une Parole pleine de sens et de promesses, à laisser surgir l'Evangile là où on l'attend le moins: dans le quotidien, le profane, ce qui fait l'épaisseur de nos existences.

«Tout le travail consiste à faire place à une Parole pleine de sens et de promesses, à laisser surgir l'Evangile là où on l'attend le moins»

Une Eglise ancrée dans la société

Un enjeu de cet événement est celui de l'empreinte spirituelle laissée chez les catéchumènes comme chez leurs parents, d'où ce souci de cohérence avec le style de catéchisme expérimenté tout au long de l'année. La fréquentation des cultes ordinaires durant l'année ne leur étant pas demandée et restant quasiment nulle, nous sommes soucieux de ne pas les parachuter dans cet univers étranger lors de leur culte. Quant aux parents, dont la plupart viennent pour la première fois de l'année à un culte, notre souci est avant tout de les étonner, de leur faire comprendre que l'Eglise n'est pas à la traîne: elle est capable d'adapter son langage tout en restant convaincue qu'elle a un message évangélique - pour ne pas dire subversif - à proclamer par rapport aux valeurs qu'un tel type d'assemblée véhicule.

Nous ne devons pas moins tenir compte de la dimension festive de cet événement. Permettre aux parents et catéchumènes, suite au culte, de se retrouver dans un cadre familial où l'Eglise garde une place de marque plutôt qu'elle ne tombe dans l'indifférence générale ou ne soit réduite à un prétexte pour faire la fête, est un des enjeux de cette manière d'envisager les cultes de fin de catéchisme.

La pertinence du message de l'Eglise n'est pas toujours évident: nous travaillons donc surtout à l'adapter au milieu culturel de l'auditoire, cela en choisissant des thèmes qui le touchent et qui ne lui sont pas totalement étrangers. Nous ne négligeons pas non plus l'aspect nominal de cet événement. C'est pourquoi chaque catéchumène reçoit un cadeau comme sceau de ce passage: une photo de chacun prise dans un contexte de catéchisme vécu et mis en relation avec le thème du camp et du culte. Un texte poétique l'accompagne et contient le prénom de chaque catéchumène. Sa remise est comprise dans le rituel de la bénédiction. Bénédiction de Dieu offerte aux catéchumènes à travers notre passion du culte, liturgie d'envoi pour eux dans le monde et dans leur avenir.

Fabrice Demarle
et Jean-Pierre Roth ■

Des précisions

Les auteurs ont largement développé leurs thèses dans un supplément des *Cahiers* de l'Institut Romand de Pastorale (IRP) intitulé «*Le culte protestant*». Cette brochure peut être commandée à l'IRP (021/692 27 39) ou sur le site www.unil.ch/irp.

La mise en scène du politique

L'espace de la politique, région du monde social, n'est évidemment pas épargné par la mise en scène des enjeux de pouvoir. Les élections, votations et débats télévisés sont autant de signes visibles de ce phénomène. Peut-on en déduire pour autant que tout est spectacle?

Les émissions télévisuelles *Arena* ou, plus récemment, *Droit de cité* illustrent la modification qui s'est opérée en politique avec la généralisation des moyens de communication et, en premier lieu, de la télévision. Loin d'être uniquement des témoins des événements, les journalistes (de télévision) sont aujourd'hui des acteurs politiques à part entière. D'une part, ils participent à la désignation des questions urgentes méritant d'être traitées et résolues. D'autre part, sous couvert d'une neutralité déontologique de bonne foi, les journalistes ont la possibilité d'orienter le débat, notamment en précisant lorsqu'une question est politique et lorsqu'elle ne l'est pas (ce qui impliquerait de ne pas en débattre).

«Il faut comprendre la mise en scène des échéances de pouvoir comme un moyen de légitimer et de sacraliser l'ordre démocratique»

Pour les hommes et femmes politiques, participer à de telles émissions implique de *jouer le jeu*. C'est-à-dire qu'il leur faut à la fois accepter les règles de fonctionnement du débat, et même, pour certains, surenchérir dans la mise en scène pour pouvoir être entendus. La relation entre politiciens et professionnels des médias est donc ambiguë, à la fois constituée par une rivalité (qui est légitimement habilité à parler de politique?) et par une forme de complicité (chaque groupe dépendant de l'autre pour exister).

Un jeu délibéré

Cependant, cette «connivence» n'est pas uniquement décelable dans ce type d'émissions. Elle est en effet particulièrement frappante lors des élections au cours desquelles se joue la dramaturgie politique. Que l'on se souvienne, il n'y a pas si longtemps, des comptes-rendus journalistiques angoissés de l'élection de Ruth Metzler durant laquelle le vote s'était joué au 4e tour, les deux candidates Rita Roos et Ruth Metzler étant à égalité au tour précédent, la formule magique menaçant de vaciller comme de coutume…

En fait, si les journalistes dramatisent ces événements, en partie dans une logique d'audience, les hommes et femmes politiques ne sont pas en reste. Par l'image, ils montrent l'importance de ce qui se trame et, en fait, de leur propre rôle. L'anthropologue Georges Balandier écrivait que le pouvoir «*ne se fait et ne se conserve que par la transposition, par la production d'images, par la manipulation de symboles et leur organisation dans un cadre cérémoniel*».

Dans cette optique, sans prétendre que la politique n'est qu'un spectacle, il faut comprendre la mise en scène des échéances de pouvoir comme un moyen de légitimer et de sacraliser l'ordre démocratique et ses principaux acteurs: les hommes et femmes politiques. Cela ne signifie évidemment pas que les enjeux qui s'y traitent n'aient pas d'importance.

Ce qui est certain, c'est que dans ce jeu de miroirs, nos représentants nous livrent souvent un spectacle où l'image prime sur le discours. Le risque est alors de privilégier le geste et l'anecdote au contenu. Pour lutter contre cette pauvreté des scripts, l'enjeu est d'abandonner la posture de figurant pour celle de l'acteur, protagoniste actif et responsable. C'est en définitive vers cela que devrait s'orienter la représentation politique.

Michaël Voegtli

C'était il y a quelques années... Aujourd'hui, les politiciens soignent tous les détails!...
Photo: L. Borel

Envie d'en savoir plus?

- Patrick Champagne, *Faire l'opinion: le nouveau jeu politique*, Paris, Ed. de Minuit, 1990
- Georges Balandier, *Le pouvoir sur scènes*, Ed. Balland, 1992

Je veux qu'on parle de moi...

Notre société, sans cesse plus friande d'images et de spectacle(s), est en train d'«accoucher» d'une nouvelle catégorisation sociale: après les «bons» et les «méchants», les «progressistes» et les «réacs», après les «pauvres» et les «nantis», les «exploiteurs» et les «exploités», voici qu'apparaissent les «acteurs», ceux qui «font» et dont on parle, pendants des «spectateurs», composant la grande masse passive qui, selon la chanson, «vit sa vie par procuration». Cette distinction n'est pas sans incidence sur les comportements et aspirations des plus jeunes générations. Explications.

Singulier, mais ô combien révélateur contraste, voici quelques semaines sur notre chaîne romande de télévision: en une poignée de minutes, le spectateur est ainsi passé d'une réclame faisant défiler des portraits d'enfants dévoilant ce qu'ils avaient envie de faire «quand ils seraient grands» - avocat, pompier, institutrice... -, à un débat réunissant notamment des sociologues et des psychologues spécialisés dans l'orientation professionnelle. Enterrés, ou presque, d'un coup, l'espace d'un éclair, les désirs d'apprendre le métier de vétérinaire ou d'esthéticienne: le public apprend, ébahi, que le projet «de carrière» à la mode parmi les adolescents d'aujourd'hui, c'est celui de... devenir célèbre! Peu importe comment et dans quel domaine: ce qui prime, c'est la notoriété. Le bonheur, l'aspiration suprême, désormais, c'est de contempler sa tête, son nom dans les médias et de «toucher de la thune». Pour cela, pour l'illusion de sortir du lot, de se sentir exister «comme les gens qui passent à la télé», ces jeunes, biberonnés de pub, de clips, de reality shows et autres «scoops» propagés par la presse people, vendraient leur âme. Suivant en cela l'exemple de certains de leurs aînés: pour un peu de gloire et de tout ce qui l'accompagne, certains sportifs se dopent, des rappeurs appellent au meurtre... «*On nous Claudia Schiffer*», ironise Alain Souchon. Et le système ne se

«Le système ne se contente pas de nous bassiner avec les hoquets de quelques nymphettes censées nous enfiler du shampoing, des sous-vêtements ou une bagnole...»

Photos: P. Bohrer

contente pas de nous bassiner avec les hoquets de quelques nymphettes censées nous enfiler du shampoing, des sous-vêtements ou une bagnole: on nous Zinedine Zidane aussi, sous le couvert de ses jambes à... 130 millions de francs, on nous Bill Gates, qui pèse tant et tant de milliards de dollars, on nous Britney Spears, souriant derrière ses faux airs de sainte nitouche; on nous jet-set, avec les prétendus coups de foudre, frasques et autres caprices d'une poignée de pitres surfortunés traînant leur ennui de casinos en cocktails parvenus; on nous Ben Laden en nous distillant une traque qui s'apparente à une chasse au trésor organisée spécialement pour des caméras en mal d'émotions.

Mais où va-t-on?...

Comme si la vie, c'était cela: un cortège de pantins «starisés» pour répondre à la voracité d'un audimat devenu tout-puissant; une série d'icônes plus ou moins fantoches dont le moindre pet de travers défraie LA chronique, un chapelet de figures lookées, relookées, bourrées aux as, monopolisant les écrans, les feuilles à scandales pour un numéro d'illusionnisme donné en pâture à un public qui regarde défiler ces effigies de la «réussite» comme certaines vaches contemplent le trafic ferroviaire. Et que je mastique par-ci, et que je rumine par-là; en salivant, en frissonnant à l'idée de ces trains qui se croisent sous mes yeux, mais dans lesquels je ne serai jamais autorisé à monter... A moins d'un conte de fée que les concocteurs de «besoins» nouveaux ont récemment inventé pour me faire croire, ainsi qu'à tous les assoiffés de célébrité, que l'inaccessible n'est pas tout à fait hermétique, que le «rêve» peut se muer en réalité, que les portes du «ghota», du dessus du panier, du gratin qui fait soi-disant l'actualité, que ces portes ne sont ni blindées ni bloquées. Voilà que le «feuilleton-vérité» - vérité: mot magique! - est né! Et l'Europe francophone, dans le sillage des précurseurs australiens et suédois, de s'arrêter de respirer, et de palpiter aux inepties de onze charlots, tous plus insipides les uns que les autres, reclus dans un loft. Onze petits nains, tout ce qu'il y a de plus courant, propulsés soudain sous les feux de la rampe sans n'avoir jamais produit que des fadaises d'adolescents attardés: «*Tu crois qu'il m'aime?...*», «*Je me la taperais bien...*»... Ces sornettes, enrobées de quelques larmes - pour faire «vrai» - ont passionné des millions et des millions de pingouins abrutis. N'importe quoi: hallucinant, consternant à... pleurer! Et ces mêmes «pioches» d'enchaîner peu après avec les «aventuriers» machin,

«Et que je mastique par-ci, et que je rumine par-là; en salivant, en frissonnant à l'idée de ces trains qui se croisent sous mes yeux, mais dans lesquels je ne serai jamais autorisé à monter...»

perdus sur une île déserte, pour une opération de survie à nouveau d'une «vérité» à couper le souffle.
C'est ça, accompagné d'une pluie de sitcom cynico-romantiques dignes d'un sinistre hall de gare, que notre «paysage audio-visuel» offre prioritairement, emballé dans un flot publicitaire, en référence à la jeunesse d'aujourd'hui. Finalement, Loana et compagnie, et plus tard Jean-Pascal et ses acolytes de bécasseries du genre «*Star Academy*» - déjà rien que le titre... - ou «*Popstar*» ont révélé, à leur manière et bien involontairement, que pour la société-spectacle qui les a confectionnés et exhibés, la pensée unique, si dangereusement réductrice, c'est encore... une pensée de trop!

Laurent Borel ■

Quand l'imbécilité fait vendre

Il n'y a pas que les chaînes de télévision et les magazines à sensation pour alimenter voire gonfler le culte de la notoriété à tout prix si cher à notre société-spectacle. Un des autres ténors en la matière est le (trop) fameux Guinnessbook, sorte de Bible des records, dont la dernière édition vient de paraître, et qui donne année après année la preuve que les limites de la c... humaine sont extensibles à l'infini. Morceaux choisis.

Je vous passe les éternels plus grand cornet de glace du monde, acteur ou sportif le mieux payé et autres motocyclettes portées avec les dents: rien que de plus banal! Non, penchons-nous plutôt, par exemple, sur la rubrique intitulée «*Cas intéressants*» (sans blague!): on y apprend ainsi coup sur coup qu'un certain Ryan Barker a gonflé un ballon de 118 centimètres de diamètre tenu dans la bouche de sa femme en soufflant... dans le nez de cette dernière (passionnant, non?). Dans le même genre: un autre Américain a réussi à propulser d'une de ses narines un marshmallow qui a été rattrapé avec la bouche par un partenaire situé à 4, 96 mètres (que dites-vous de celle-là?). Toujours aux USA, un dénommé Monte Pierce a projeté une pièce de dix cents à 3,3 mètres en utilisant... une de ses oreilles comme catapulte. Le Japonais Mike Yikealo a pour sa part réussi l'exploit (!) de casser dix téléviseurs de 53 centimètres en moins de huit secondes avec des gants de boxe (bravo, M. Yikealo, ça c'est de l'intelligence!). Enfin, last but malheureusement not least, le Britannique Paul Hunn (retenez bien le nom de cet «artiste»!) a produit un rot mesuré à 118,1 décibels. Tout un programme! Qui, précisent les spirituels auteurs du Guinness, équivaut à l'intensité sonore perçue au premier rang d'un concert de rock, mais est toutefois légèrement inférieur au bruit d'un avion au décollage (nous voilà rassurés!).
Certes, et conformément à l'expression populaire: quand ils font cela, ces brillants «athlètes» ne font pas autre chose (imaginez ce dont ils seraient capables...). Reste que, pour citer à nouveau Souchon, on est loin de nous prend que pour des foules sentimentales... (L. BO.)

Photo: L. Borel

Faut-il brûler les canards, les télés, les radios?

Evidemment non! Heureusement, il n'y a pas que du mauvais dans les médias. Comme partout, on y trouve le pire, mais aussi le meilleur. Dans le fouillis médiatique, le maître-mot, c'est: trier. Plutôt que de brûler ou d'interdire, il vaut mieux miser sur une éducation critique, apprendre à décoder les images, à découvrir le statut des différents genres, à comprendre qu'on n'aborde pas un reportage, des infos, un film de la même manière que de la pub, un divertissement ou un jeu. Savoir rester lucide et ne pas gober tout ce qui est dit. Discerner aussi le travail sérieux de l'amateurisme et renoncer à cette idée toute faite que «si c'est dans le journal, c'est donc vrai». Se rappeler que dans les médias, comme partout, il y a des gens bien, des gâche-métier et des fouilleurs de m… qui ne valent ni qu'on les lise ni qu'on les regarde.
Sans oublier que chacun, à tout moment, a la liberté de presser le bouton pour éteindre la télé, que personne n'est obligé de lire les journaux à sensation, et que les émissions transpirant la loi de la jungle, la violence, la bêtise et la méchanceté n'abrutissent que ceux qui veulent bien les regarder sans distance critique aucune.

Corinne Baumann ■

Neuchâtel

Œcuménisme de bistrot à Expo 02?

Ça y est, c'est vraiment parti! Il n'y a aucun doute là-dessus, ça aura lieu! Je fais évidemment allusion à Expo 02. Figurez-vous qu'en essayant de réfléchir à une présence de l'Eglise pendant les longs mois de cette manifestation, je me suis mis personnellement à chercher un peu partout pour voir comment d'autres avaient fait, comment d'autres villes s'étaient débrouillées pour faire acte de présence. Je vous livre le résultat de mes recherches… Le code de déontologie pastorale m'interdit de divulguer le nom de la ville: nous sommes, dirons-nous, à B… justement à quelques mois d'une importante manifestation. La pastorale œcuménique décide de concentrer sa présence, sa visibilité par une présence dans certains des bistrots les plus importants du centre-ville. Pas de shows coûteux, pas de grande messe, pas d'infrastructures lourdes, simplement une présence dans les lieux de vie! Pourquoi pas finalement! Après avoir mis sur pied une organisation, le corps ecclésiastique est rapidement prêt et se lance à fond dès les premiers jours de la manifestation.

Après un mois d'expérience, ecclésiastiques et artisans laïcs de l'opération se retrouvent et se félicitent de l'initiative, saluée du reste par l'ensemble des médias locaux: «*L'Eglise sort de ses monuments pour être dans le mouvement*», titrait le quotidien local. Seul point noir: le coût élevé de l'opération et notamment celui des consommations. Passer des soirées dans les bars à discuter avec les habitués des lieux, leur payer une consommation, surtout sans alcool, revient cher! Les caissiers des deux communautés mettent le doigt sur le problème. Celui de la communauté catholique note pourtant que l'un de ses prêtres n'envoyait pas de note de frais et… s'en étonne !

L'abbé D. garde-t-il à sa charge la totalité des consommations? Se fait-il payer les verres qu'il consomme? Très fraternellement, il est invité à donner quelques explications. «*Comme je reste jusqu'à la fermeture,* avoue le jeune Abbé, *il m'est arrivé dans les premiers jours d'avoir entre les mains des notes exhorbitantes, impossibles à payer. Aussi quand le patron de l'établissement vient au petit matin me demander de régler la note, je lui dis qu'elle est déjà règlée au garçon qui a, une bonne heure avant, pris son congé.*»

Les fenêtres du local dans lequel se tient la pastorale s'ouvrent, certains se sentent mal, d'autres rougissent de colère ou de honte et le plus âgé des prêtres passe de peu à côté de l'infarctus; notre prêtre n'en mène pas large. On décide de corriger le tir le jour même et d'aller faire amende honorable auprès des tenanciers qui pourtant n'avaient pas encore porté plainte. Mais le toupet, l'audace et l'esprit d'à-propos du jeune abbé frappent d'un autre côté les esprits rassemblés: se pourrait-il que l'audace financière ne soit pas toujours l'apanage des rabbins? Il n'est pas question de stopper l'expérience, on décide juste d'accompagner l'abbé D. dans ses missions nocturnes.

Le soir même, un pasteur et l'abbé D. sont donc en pleine discussion avec un grand nombre de personnes et les heures passent… Lorsqu'au petit matin, le patron s'approche de la table des ecclésiastiques en discussion, il lance à l'abbé D.: «*La note a été payée, je crois?*» Les deux ecclésiastiques se regardent surpris, et le pasteur répond presque du tac au tac: «*En effet, patron, et… nous attendons notre monnaie!*»

Le patron s'éloigne, visiblement satisfait. L'abbé D. reste sans voix; le pasteur, pour sa part, ferme sa bible, ouverte au chapitre 16 de l'Evangile de Luc, puis les deux hommes sortent. Sur le pas de la porte de la cure, le pasteur déclare avant de prendre congé: «*Eh oui, cher collègue, on est dans la même boutique ou on n'y est pas!*» Comme quoi, la solidarité, et par là l'œcuménisme pratique, ont encore de beaux jours devant eux! A condition toutefois de ne pas trop forcer sur les ardoises, les commerçants neuchâtelois sont prévenus!

Guy Labarraque ■

Le Locle

Quand Harry rencontre le Christ

En ces derniers jours de l'an 2001, tout près de Noël, alors que je rédige cet *Avis protestant*, les aventures du jeune Harry Potter sont très à la mode. De plus, «le» film vient de sortir dans les salles, et il semblerait qu'on attend des foules d'enfants aux portes des cinémas.

Les enfants qui m'ont parlé d'Harry Potter m'ont donné l'impression d'apprécier tout particulièrement le côté extraordinaire et drôle des aventures de cet apprenti sorcier.

Harry Potter, c'est des trésors d'imagination et d'humour, une sorte de conte moderne: le lecteur est embarqué hors de son cadre de vie habituel, c'est l'évasion la plus parfaite.

En même temps, on retrouve aussi une mise en évidence de certaines valeurs essentielles, telles que l'amitié, la solidarité, la vérité, la famille, le droit aux émotions...

A propos du succès fulgurant des aventures d'Harry Potter, j'ai trouvé par hasard (dans *L'Illustré* no 47, p. 18) cette réflexion d'un psychologue (anonyme!); il explique cet engouement comme ceci: «*Fermez les yeux un instant, mesurez l'écart qui sépare votre vie de vos rêves... Le monde dans lequel vous vivez vous apparaît comme étroit souvent, hostile parfois. Vous vous sentez mal aimé, incompris, peu ou pas reconnu. Vous allez d'illusion en*

désillusion, si bien que vous finissez par craindre même l'espoir, n'osant bientôt plus rêver d'une planète où vous seriez en harmonie avec vos semblables et en paix avec vous-même. Quand, un jour, un message vous parvient. D'ailleurs, du ciel, d'un autre monde. Et le message vous dit: tu es des nôtres, c'est dans cet ailleurs que tu vas pouvoir enfin donner la vraie mesure de tes capacités, c'est dans cet ailleurs que tu seras reconnu et aimé. Cet ailleurs est magique, il a le goût de l'enfance et de tous les possibles. Ouvrez donc les yeux: vous êtes Harry Potter.»

Après cette lecture, comme par jeu, j'ai eu envie de paraphraser ces propos dans une perspective chrétienne; voici ce que cela pourrait donner: «*Ouvrez les yeux, mesurez l'écart qui sépare votre vie de vos rêves... Le monde dans lequel vous vivez vous apparaît comme étroit souvent, hostile parfois. Vous vous sentez mal aimé, incompris, peu ou pas reconnu. Vous allez d'illusion en désillusion, si bien que vous finissez par craindre l'espoir, n'osant bientôt plus rêver d'une planète où vous seriez en harmonie avec vos semblables et en paix avec vous-même. Quand, un jour, un message vous parvient. D'ici, de tout près, de votre quotidien. Et le message vous dit: je suis avec toi. C'est ici-même, dans ta vie, que tu peux donner la vraie mesure de tes capacités; c'est ici-même, dans ta vie, que tu peux aimer et être aimé, donner et rencontrer et, par là, trouver un sens à ta vie et la confiance. Cet «ici et maintenant», il est vrai, n'est pas magique, il n'a plus vraiment le goût de l'enfance... il a le goût des jours simples, et j'ai voulu venir le vivre avec toi. Ouvre donc les yeux: tu es toi!*» A quand des aventures, aussi drôles et belles que celles d'Harry Potter, qui feraient l'éloge de notre monde, de notre quotidien?

Francine Cuche Fuchs ■

Entre-deux-lacs

Dans la salle d'attente de saint Blaise

Que le lecteur me pardonne si, résolument, je m'écoute gratter le papier et ce, de manière quelque peu aigre-douce… à l'occasion de cet article qui m'a été demandé avec insistance par l'un de mes chers collègues de l'Entre-deux-Lacs.

Achevant en ce moment mon septième mandat en paroisse, j'exprimais l'autre jour à l'historien Jean Courvoisier rencontré dans le bus qui mène à Saint-Blaise mon ardent et profond désir de vivre enfin de manière durable l'expérience du ministère pastoral en paroisse. Celle, à mon sens, légitime pour un pasteur célibataire ou non de planter, d'arroser, de voir grandir les graines de la foi qu'il porte en lui avec l'enthousiasme de la jeunesse même si les années passent. M'ayant écoutée avec bienveillance et compréhension, ce spécialiste de l'Histoire qui connaît bien cette dernière avec tous ses caprices, ses catastrophes, ses temps de paix, ses répétitions et ses retournements, me lança avec l'humour, la finesse d'esprit et la jeunesse de cœur qui le caractérisent: «*Mais Mademoiselle! C'est une chance que de changer toujours de paroisse! Cela maintient jeune et cela évite la routine et la monotonie! Vous connaîtrez ainsi sans cesse de nouveaux visages, l'adaptation vous tiendra en éveil et l'attachement de l'arrivée, la prise de connaissance des lieux, la rencontre des paroissiens ainsi que le détachement du départ empêcheront l'endormissement.*»

Après qu'il soit descendu du bus en formulant ses bons vœux sincères pour mon avenir, je songeais à la très belle rencontre faite à l'occasion d'un mariage au parfum enivrant de l'Arménie avec la personne de saint Blaise, évêque de Sébaste dont la réputation s'est étendue à sa mort à tout l'Occident ainsi qu'aux Amériques. Ce médecin des IIIe et IVe siècles devint évêque, changea de paroisse pour aller habiter dans la forêt une grotte devant laquelle attendaient plus ou moins patiemment des bêtes sauvages, des hommes et des femmes en quête de soins. Un jour, le gouverneur qui cherchait des animaux pour son cirque surgit avec ses gardes sans crier gare dans cette étrange salle d'attente, captura un bon nombre d'animaux ainsi que le saint homme qu'il fit jeter dans un cachot. Blaise commençait à s'habituer à ce nouveau changement de paroisse en retirant par la fenêtre de sa prison une arête coincée dans la gorge d'un bambin, en exigeant d'un loup qu'il rende à une paysanne le cochon qu'il lui avait volé, (entre autres miracles de l'amour), quand le gouverneur le fit chercher pour le mener au supplice de la noyade. Et voilà notre épiscope marchant sur les eaux pour esquiver le martyr avant d'être encouragé par un ange qui l'attendait sur la rive à accepter d'être mis à mort à un poteau de la manière la plus cruelle.

Peut-être est-ce grâce au témoignage profondément humain de Blaise que le village de l'Entre-deux-Lacs qui porte son nom a accueilli des orphelins arméniens du génocide ?

Et si les limites des paroisses n'existaient pas ou s'étendaient au monde entier, là, au cœur même de l'univers et de l'humanité où, à mon sens, se trouve Dieu? Qui sait? En tout cas, ce délire de l'imagination me libère de l'angoisse du lendemain et me rend encore plus heureuse et disponible pour tous les êtres humains sans distinction de distances. A défaut d'avoir eu l'expérience enrichissante de l'évolution d'une paroisse sur la durée, celle de l'entretien d'une cure et d'un jardin auxquels j'aurais pris plaisir, on en viendra peut-être à proposer en l'an 2019 ma candidature au Conseil synodal justement en raison de mon éternelle jeunesse et de ma connaissance acquise et parfaite jusque-là de toutes les paroisses de ce magnifique canton auquel je me suis et me sens attachée.

Françoise Surdez ■

Sans phrases

Philippe Ribaux

Traducteur et nouveau conseiller synodal

Une colère récente?
- Je parlerais plutôt de furieux agacement, contre un de ces numéros censés vous renseigner, et où vous n'atteignez jamais la personne cherchée. C'est de la fausse disponibilité.

L'autre métier que vous auriez aimé exercer?
- Romancier ou essayiste. Pour l'heure, ce que j'écris, je le garde pour moi.

Le personnage avec qui vous passeriez volontiers une soirée?
- Mohamed Ali, alias Cassius Clay. J'ai fait un peu de boxe....

Un projet fou que vous souhaitez réaliser?
- Je prends des cours d'orgue. J'aimerais bien un jour atteindre un niveau satisfaisant.

Ce que vous détestez par-dessus tout?
- Etre en retard!

Qu'est-ce qui est important?
- De se donner la peine de connaître les réalités qui nous entourent par-delà les approches simplistes ou les seules émotions.

Qu'est-ce qui vous fait douter?
- La bêtise, qu'on rencontre quotidiennement.

Votre recette «magique» quand tout va mal?
- Prendre du recul, pour voir ce que la situation offre d'enrichissant pour rebondir.

Trois mots que vous voudriez dire à Dieu?
- Rends-nous moins bêtes que nous le sommes parfois.

Si vous étiez un péché?
- L'orgueil! J'ai toujours tendance à vouloir faire les choses par moi-même.

Votre principal trait féminin?
- L'écoute.

A Courrier de lecteurs

Je ne peux accepter...

Réaction à l'interview d'Isabelle Ott-Baechler sur l'homosexualité (VP novembre 2001)

Je ne désire pas entrer dans une polémique à propos de certaines paroles qui sont tendancieuses comme «C'est cette même diabolisation qui a donné lieu à des attentats terroristes…» et qui indirectement mettent de nouveau des personnes dans le camp des bons ou des méchants et qui oublient aussi ceux qui angélisent, mais je désire rendre un témoignage succinct et partiel de ma foi personnelle. Ma foi m'appelle à poursuivre un certain idéal. La question pour moi n'est pas de savoir s'il faut accepter ou non l'homosexualité, mais quel est l'idéal vers lequel ma foi m'appelle. C'est effectivement «Aimez-vous les uns les autres» (Jn 13, 34), mais c'est aussi «Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait» (Mt 5, 48) et ensuite je développe avec «le fruit de l'Esprit est: amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, fidélité, douceur, maîtrise de soi» (Ga 5, 22-23). Puis je regarde les contraires pour donner du relief avec «Ne vous y trompez pas: ni les débauchés, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les dépravés, ni les homosexuels, ni les voleurs, ni les cupides, ni les ivrognes, ni les insulteurs, ni les accapareurs n'hériteront le royaume de Dieu» (Co 6, 9-10).

Je vois ici que la foi chrétienne, l'Ecriture n'est pas seulement contre l'homosexualité, mais aussi contre bien d'autres choses. Elle m'appelle à une réforme profonde et je dois la commencer et la recommencer le plus rapidement possible. Cela ne veut pas dire que moi chrétien je suis exempt de défaut (Ro 3, 9). La seule différence réside dans le fait que j'ai ce désir profond de suivre le Christ, de l'imiter et de tendre vers cet idéal. La foi chrétienne doit avoir de la consistance, du relief, du goût, de la force et indiquer la direction à ma vie. C'est très souvent pour moi ramer à contre-courant. Ma foi me pousse vers un certain idéal qui est de m'efforcer à suivre le Seigneur Jésus-Christ le plus possible sur ses traces. Mais ses traces, il faut encore que je les connaisse et que je les reconnaisse. Cet idéal je ne le réserve pas seulement pour moi, mais pour tous mes congénères pour qu'ils deviennent eux aussi des lutteurs dans la foi et des enfants de Dieu. Qu'ils cherchent aussi à tendre vers cet idéal.

C'est pour ces raisons que je ne peux pas accepter que des personnes se complaisent dans certains comportements au risque d'être perdus à tout jamais. Tout réside pour moi dans le désir de se changer, dans la volonté de s'améliorer et non pas dans l'état d'imperfection ou de perfection de la personne. Je précise que je ne suis pas sauvé par les actes mais par la Grâce, mais que les actes sont les fruits, les signes tangibles de ma foi en Jésus-Christ.

Par conséquent, en tant que chrétien, si un voleur, un meurtrier, un menteur ou un homosexuel s'approche de moi dans un esprit de repentance, de respect du Seigneur et désirant partager ce même idéal, je m'efforcerai de l'accepter, de le pardonner et de le soutenir dans sa démarche pour que la puissance de l'Evangile puisse s'exercer en lui. Face à des personnes qui sont en rébellion ouverte contre le Seigneur et sans désir de changement, je ne peux que les mettre en garde et les encourager à changer. L'EREN quant à elle ne doit pas cautionner, reconnaître, relativiser, encourager, bénir, légaliser, banaliser ou angéliser des comportements ou déviances contraires à sa Constitution se rapportant à la Bible. En tant que citoyen suisse, j'essaie d'influencer la société dans laquelle je vis pour qu'elle soit le plus conforme à mes convictions. Que les responsables de notre Eglise prennent leurs responsabilités et fassent une distinction entre leur foi ou leurs convictions personnelles et la communauté qu'ils sont censés représenter.

Claude-François Baillod, La Chaux-de-Fonds ■

Résonance...

En écho à notre dossier sur le temps (VP No 139)
C'est donc une question de temps. C'est aussi le temps qui passe, et le temps qu'il fait.
Auriez-vous du temps à me consacrer? C'est bien, vous êtes sympa.
Depuis la nuit des temps, et en tout temps, c'est donc le temps qui passe. Malheureusement, le temps ne s'arrêtera jamais. C'est lui seul qui décide de notre temps. Le temps défile trop vite. (Le temps passe tellement rapidement qu'un samedi soir, en rentrant à minuit, le temps d'ouvrir la porte, il était déjà dimanche!!!).
Aujourd'hui, dans la mesure du temps, il n'y a pas de temps à perdre. Nous n'avons plus le temps, ou pas le temps. Les temps changent? Ce sont les temps modernes? Mais avec le temps, lorsque vous aurez le temps de souffler à plein temps, ou à temps partiel, prenez aussi, de temps en temps, un temps d'arrêt. De toute façon, vous arriverez en même temps que celle, ou celui, qui est pressé(e) par le temps. Par les temps qui courent, votre emploi du temps est si important? Regardez par la fenêtre, le temps qui passe, et le temps qu'il fait. Regardez la pendule, qui marque le temps.
Arrêtez de perdre votre temps. Pourtant, ce temps perdu, qui ne se rattrape jamais, quoique!!! (Le temps perdu se rattrape toujours, à condition de se lever une heure plus vite le lendemain.)
Ne dites pas, comme tout le monde l'affirme, j'ai pas l'temps. Les temps sont durs? Mais prenez le temps. Dans un laps de temps, il est grand temps, depuis le temps, de gagner du temps. Offrez-vous du bon temps, et chaque chose en son temps. Il faut laisser le temps au temps, et vivre avec son temps.
Faites donc comme moi. Dans un premier temps, j'ai tout mon temps. Les trois quarts du temps, entre-temps, j'ai du temps devant moi. Je suis donc dans les temps. Mais pour combien de temps?
Quand j'étais enfant, je prenais tout mon temps. Maintenant, c'est le temps qui me prend. Donc au temps jadis de ma jeunesse, c'était le bon vieux temps. Le temps des cerises, le temps des fleurs, le temps des moissons, le temps des vendanges, etc. Autrefois, on avait le temps. On employait en ce temps, bien son temps. Il y avait donc beaucoup de temps. On arrivait toujours à temps.
De temps à autre, en temps voulu, par beau temps, ou mauvais temps, c'est bientôt le temps des vacances. Il est grand temps de partir. Le voyage aura lieu par n'importe quel temps, ou par tous les temps, ou quel que soit le temps. Au retour, il aura fait bon, et beau temps. Je regrette de n'avoir plus le temps, de vous envoyer une carte postale.
Je suis d'accord, le temps fout l'camp. Ce travail m'a pris combien de temps? Le temps qu'il a fallu. De toute façon, j'aurais fait un bon temps. C'était un joli passe-temps. Je crois que je n'ai pas perdu mon temps. Cela fait passer le temps.
Aujourd'hui, il fait un temps, à ne pas mettre un chien dehors. Viens, mon petit Rondo, il est temps d'aller faire une petite promenade. Prends tout ton temps, pour cette balade. J'aurai toujours du temps pour toi.

Francis Linder, La Chaux-de-Fonds ■

Ces petits éléments du quotidien

Monsieur Borel qui n'appréciez pas la saveur du quotidien, qui lui préférez les grands bouleversements, les problèmes et les complications du monde, nous n'avons pas aimé mais pas du tout, votre descente en flèche de Philippe Delerm. Nous ne prendrons pas une gorgée de sirop avec vous, nous n'écosserons pas les petits pois ensemble ni ne mouillerons de concert nos espadrilles sur un chemin de traverse.
Le sirop est gluant et visqueux quand il n'est pas dilué; son goût et sa couleur sont souvent de nature chimique et sa saveur est presque insipide.
Vous avez trouvé les textes de Delerm faciles à lire, parce que vous les avez avalés en une petite heure comme du sirop un jour de grande soif. Pour nous, ces textes sont à déguster un à un. Chacun fait surgir un monde familier mais touchant à l'universel et rattaché à nos souvenirs les plus précieux. Ne méprisons pas le plaisir rare qu'on a éprouvé en ces moments.
Nous avons admiré les mille facettes ciselées du style, la faculté extraordinaire de nous mettre en situation presque instantanément. Par exemple, dans Conseil de Guerre, le petit garçon joue au fort Far West, laisse d'abord l'adulte entrer dans son jeu avec une distance polie, puis, un déclic se produit, et, d'un geste impérieux du doigt, lâche: «Prends les indiens». L'adulte se coule alors dans la magie du jeu et en arrive à dédaigner l'apéro avec ses semblables. Cette scène est tellement vraie dans sa concision, précise, rapide et décrit un moment privilégié, profondément humain des relations fugaces et secrètes adultes-enfants.
Les sujets de Delerm sont originaux et nous plongent dans le quotidien banal en le magnifiant, en valorisant des détails qui resteraient, sans lui, inaperçus. Le Oui Oui au Coiffeur nous fait jubiler à l'évocation d'une situation que nous avons tous vécue dans le mal-être et l'hypocrisie face à un coiffeur danseur étoile, plein d'attentions forcées et d'autosatisfaction.
Delerm ne fait pas seulement dans l'exercice de style pour dictées scolaires, il est également l'auteur de romans dont Autumn, prix Alain-Fournier 1990, qui relate cette période peu connue des relations du peintre et poète Dante Gabriel Rossetti et de sa femme dans la période pré-raphaélite.
Epicuriens éclairés mais stressés, si vous êtes las des nouvelles abominables du monde, faites un arrêt sur texte, immergez-vous dans l'une de ces petites histoires denses, vraie perle sertie pour vous par Delerm.

Madeleine Siegenthaler et Rita Stucki,
Cormondrèche et Colombier ■

Des échos du dernier Synode aux perspectives de l'EREN

Retour vers... le futur!

L'Eglise réformée évangélique du canton de Neuchâtel (EREN) envisage activement une vaste refonte de ses structures à travers un processus baptisé «EREN 2003». Le 5 décembre dernier, à La Chaux-de-Fonds, une étape importante de cette démarche a été franchie avec un premier débat pragmatique sur la question devant le Synode, débat qui a servi en quelque sorte de prise de température à propos de ce qu'il faut considérer comme un futur événement majeur de l'histoire de l'Eglise. Par-delà les décisions prises ce jour-là, retour sur le déroulement de cette session avec Isabelle Ott-Baechler, présidente du Conseil synodal. Interview.

VP: *Personnellement, je vous avoue que tout ne s'est pas déroulé comme je l'imaginais, ce 5 décembre. J'ai été surpris du volume, de l'intensité et du caractère incisif des réticences qui ont été exprimées dans un premier temps. J'ai même craint un moment que l'entrée en matière ne soit refusée. Et vous, comment avez-vous vécu ce «round d'observation»?*

Isabelle Ott-Baechler: Je savais, je pressentais la difficulté du pas à franchir pour le Synode. Tout à coup, il n'était plus question de principes, d'idées ou d'intentions plus ou moins théoriques, mais on était face à du concret. Je n'ai donc pas été véritablement surprise par la forme d'une «opposition» à EREN 2003, «opposition» qui ne s'apparentait pas à un «non» à la démarche, mais à un souhait de différer les décisions. Les discussions précédant l'entrée en matière ont donc porté sur la volonté de prendre encore plus de temps plus que sur le contenu. Mais, ce qui m'a étonnée, je l'admets, c'est de n'avoir entendu pratiquement que les «opposants» le matin... C'était un peu déconcertant.

VP: *Qu'avez-vous perçu en filigrane de leurs propos?*

I.O.-B.: Il y avait certes, au premier degré, le désir, compréhensible, de retarder les discussions; mais, j'ai aussi, personnellement, senti quelque chose de l'ordre d'un jeu de pouvoir. J'ai parfois, je ne vous le cache pas, eu le sentiment que des intérêts individuels interféraient sur des intérêts communautaires.

VP: *Quel bilan tirez-vous de cette journée?*

I.O.-B.: L'élément qui me frappe le plus, c'est la sérénité du Synode. On aurait pu redouter une sorte de surexcitation en raison de l'importance de l'enjeu; ou, à l'opposé, une résignation plus ou moins clairement affichée. Rien de cela, mais bien plutôt une approche et un investissement très paisibles. En outre, je vous rappelle qu'il n'y a eu que six oppositions et quatre abstentions, sur 87 votants, à l'entrée en matière. Preuve, réjouissante, que le Synode souhaitait avancer.

VP: *A un moment donné, il a été reproché au Conseil synodal d'avoir quelque peu négligé l'information dans certaines régions. Vous avez admis cette carence, et vous en êtes excusés. Un exécutif qui fait de la sorte un mea culpa public, c'est rare...*

I.O.-B.: Reconnaître une erreur, c'est d'abord écouter l'autre, et admettre que l'on soit faillible. C'est aussi refuser un jeu politique pour privilégier des relations de confiance. Par-delà le seul exemple du 5 décembre, je revendique un droit à l'erreur, pendant de notre humanité et de nos imperfections. Dieu ne nous demande pas d'être des surhommes ou des surfemmes. Et ce n'est pas parce qu'on ferait «tout juste», comme dans un devoir scolaire, ce n'est

pas parce que tous les détails auraient été soupesés, ce n'est pas grâce à une prétendue perfection de notre part qu'EREN 2003 serait une réussite. Celle-ci dépendra beaucoup plus de l'amour, de l'audace, de la qualité de notre engagement et de notre capacité à procéder par essais, avec humilité, dans le désir d'apprendre les uns des autres...

VP: *Mais, s'agissant de ce point précis, n'est-il pas symptomatique d'une surcharge de travail et de responsabilités dévolus aux conseillers synodaux? N'y a-t-il pas là quelque chose à revoir?*

I.O.-B.: Il est bon ici de rappeler que le Conseil synodal est formé, en-dehors de la présidente, uniquement de bénévoles. Auxquels la période actuelle attribue une double surcharge: la première, qu'on peut qualifier de «normale», consiste à prendre en charge les dossiers qui alimentent la vie courante de l'Eglise; la seconde, extraordinaire, c'est la conduite du projet EREN 2003, à savoir des réflexions, des contacts, des suivis de groupes, des négociations, l'élaboration de rapports et des décisions. C'est lourd: rien que le travail «normal» équivaut à 20-25% d'un poste à plein temps! Ces chiffres donnent une indication de l'ampleur de la tâche, et expliquent qu'à l'occasion, un manquement, une imprécision, un retard puissent être constatés.

J'aimerais en outre mettre en évidence le poids psychologique qui se greffe en supplément du travail, poids lié au moment-clé de l'histoire de l'Eglise: les options concernant EREN 2003 et proposées par le Conseil synodal engagent immanquablement l'avenir. Elles impliquent donc une responsabilité qu'il n'est pas toujours aisé d'assumer.

Cela dit, pour en revenir à votre question, il est clair que la charge est considérable. Cette situation ne cesse de me préoccuper, et elle ne saurait perdurer. EREN 2003 se soucie également de ce problème, et les adaptations de structures qu'il préconise entraînent divers allégements judicieux qui permettront aux conseillers synodaux d'être libérés de toutes sortes de représentations, tâches opérationnelles et administratives, pour être mieux en mesure de se consacrer à l'essentiel.

VP: *Vous semblez toujours aussi convaincue de la nécessité de mettre en place EREN 2003...*

I.O.-B.: Plus que jamais! Et nous sommes beaucoup à le penser! D'ailleurs, le changement est en route: les concertations et collaborations régionales vont déjà bon train. Je reçois une foule de signes qui montrent que la démarche est absolument indispensable: le monde politique qui exprime ses attentes à l'endroit des Eglises, donc de la nôtre, en signant le Concordat, les gens dans la rue qui m'arrêtent pour me dire leur intérêt, les étudiants en théologie qui mettent leur espoir dans le changement, les distancés qui sont touchés qu'on se préoccupe d'eux... Tout cela révèle l'urgence d'une Eglise allégée et qui va à la rencontre de la population.

VP: *Et ce qu'on appelle «le peuple de l'Eglise», les fidèles, qui ne parlent pas forcément beaucoup, mais qui iront voter lors de l'Assemblée générale, les sentez-vous mûrs pour cette évolution?...*

I.O.-B.: Je perçois, chez certains, une sainte impatience, chez d'autres, le souci de bien faire, et surtout, chez la plupart, la volonté d'essayer, de se lancer.

Propos recueillis par Laurent Borel

Le Synode et après…

Photos: P. Bohrer

Lorsqu'un feu de signalisation est à l'orange, la question est de savoir s'il va passer au rouge ou au vert. Le rapport EREN 2003 était dans la même situation au matin du 5 décembre passé. Quelle sera la décision du Synode par rapport aux propositions du Conseil synodal? Les propositions des nombreux groupes de travail (Conseils régionaux, groupes de réflexion cantonaux...) seront-elles avalisées par le législatif de notre Eglise? Après un débat de qualité, le Synode a eu le courage de faire passer le feu au vert. La voie pour la mise en place des nouvelles structures de l'EREN était ouverte, mais avec sagesse le législatif n'a pas voulu prendre de décision définitive concernant le découpage des paroisses, ainsi que pour les centres cantonaux, puisque certains éléments n'étaient pas encore finalisés.

Une étape importante a été franchie, mais la liste des tâches à effectuer jusqu'au 10 novembre 2002, date de l'Assemblée de l'Eglise, est importante. Alors, tous les membres de l'EREN auront la possibilité de se prononcer sur ce projet. Pour devenir réalité, les deux tiers des votants et la majorité des paroisses devront accepter les nouvelles structures de l'Eglise.

Avant que les paroissiens puissent se prononcer, deux étapes sont encore à franchir, les sessions du Synode de juin et de septembre 2002. Au cours de ces débats législatifs, les députés auront la lourde responsabilité d'analyser les propositions de changements de notre Constitution et du Règlement de l'Eglise, en regard de sa mission telle qu'elle est définie dans notre Constitution aux articles 9 à 12.

Si le compte à rebours a commencé, le travail de réflexion à tous les niveaux n'est pas fini. Toutes les questions n'ont pas encore de réponses, les réponses connues n'ont pas encore été suffisamment diffusées. Parallèlement, il s'agira tant pour le Conseil synodal que pour les Conseils paroissiaux de faire passer l'information, d'expliquer les raisons des changements et de montrer les avantages du projet par rapport à la situation actuelle, mais aussi et surtout de démontrer comment l'EREN continuera de répondre présente quand on l'appellera.

Au soir du 10 novembre, il sera trop tard pour dire: c'était un bon projet, mais les gens n'ont pas compris. C'est dès maintenant qu'il est indispensable de dire: c'est un bon projet parce que...

Si vous êtes convaincus de la nécessité du changement de structure, réfléchissez à un ou deux arguments qui pourraient donner envie aux hésitants de dire oui le 10 novembre prochain et dites-le(s) autour de vous.

Jacques Péter,
conseiller synodal

OPEN.02: ça se précise!

Open.02, le projet d'animations des Eglises en marge d'EXPO 02, prend forme: un programme est d'ores et déjà arrêté. Qui contient, d'une part, des projets permanents dans les trois lieux ouverts de Neuchâtel. L'Eglise-Rouge sera ainsi un lieu de prière et de silence avec des expositions et un service de présence de 14h à 18h. L'Eglise méthodiste (Beaux-Arts 11) deviendra un centre de coordination et d'information avec accueil-café et ligne téléphonique. Un service de présence y est prévu de 18h à 22h. Le Temple du Bas se transformera, lui, en lieu d'accueil du centre-ville avec café/information, des animations ponctuelles et des expositions. Service de présence les jours ouvrables entre 16h et 18h, le samedi entre 10h et 12h.

D'autre part, des projets ponctuels verront le jour, dont trois expositions: - *Qui suis-je au dire des hommes? Visages du Christ - visages des communautés,* présentée au Temple du Bas par des groupes de catéchumènes et en deuxième partie par les paroisses et communautés du canton. - *Vie et œuvre de Maurice Zundel* et *A cause de l'amour* (sur Nicolas de Flue) se succéderont à l'Eglise-Rouge. Une éventuelle quatrième exposition pourrait encore être proposée au Temple du Bas. A Pentecôte, le 19 mai, trois offices cantonaux et œcuméniques seront célébrés à 10h dans les trois lieux ouverts pour signifier le lancement d'OPEN.02 et l'ouverture d'EXPO.02. Le 20 octobre, à 10h au Temple du Bas, la compagnie théâtrale *Parallèle* célébrera la clôture d'OPEN.02 et d'EXPO 02 en donnant une représentation de la pièce d'Henri Guillemin intitulée: *Reste avec nous.*

Au chapitre musical, *Passions,* une création sur les vies d'Etty Hillesum et Martin Luther King, sera proposée le 9 juin à 17h30 au Temple du Bas par le service de jeunesse de l'Eglise nord-vaudoise. *Nicolas de Flue*, oratorio d'Arthur Honegger (texte de Denis de Rougemont), sera interprété sous la direction de Theo Loosli avec des chœurs du canton: - à Neuchâtel le 20 septembre à 20h au Temple du Bas; - à Yverdon le 21 septembre à 17h au Temple de la Place Pestalozzi; - à Bienne le 22 septembre à 17h à la salle des Congrès.

Photo: L. Borel

Les figures de Denis de Rougemont et Nicolas de Flue seront au centre d'une conférence-débat le 2 octobre à 20h au Temple du Bas. Le 4 octobre au Temple du Bas à 20h, le Centre d'Animation de Jeunesse Œcuménique d'Yverdon présentera: *Qui sauvera la Suisse de quoi?* Une création théâtrale autour de neuf personnages historiques représentatifs de l'esprit helvétique.

Il reste encore à régler notamment l'organisation du service des bénévoles pour les trois lieux ouverts, qui requiert 700 personnes à raison de 2h de présence une fois durant l'EXPO.02 et pour la journée de Pentecôte. Inscrivez-vous, aidez-nous! Des papillons sont à votre disposition dans les paroisses et communautés; vous pouvez aussi en obtenir au tél. 032 725 02 72 ou 078 703 48 41 (e-mail: elisabeth.reichen@freesurf.ch). On compte sur vous!

Elisabeth Reichen-Amsler ■

Vous aimez lire? Si nous nous rencontrions?...

«*Je suis sorti, Seigneur, dehors les hommes couraient, les vélos couraient, les voitures couraient, les camions couraient, la rue courait, la ville courait, tout le monde courait... Ils couraient pour ne pas perdre de temps, pour rattraper le temps, pour gagner du temps.*» (Michel Quoist)

Et pourtant, dans cette course effrenée après le temps, il existe dans ce coin de pays et ailleurs, des femmes qui se retrouvent autour d'un livre! Entre janvier et mai, à raison de quatre rencontres, elles échangent leurs points de vue, leur approche d'un ouvrage édité récemment, de préférence. Grâce à leur mise en commun riche et étoffée, se tissent des liens qui dépassent largement le plaisir de lire!

Pour l'hiver 2001-2002, le groupe de préparation a choisi l'ouvrage intitulé: *Le sel*, de Nicolas Couchepin (Ed. Zoé).

Donnez-vous la possibilité de rejoindre l'un des groupes de lecture des Unions chrétiennes féminines de votre région, et appelez sans délai: Edith Diserens, responsable administrative, tél. 725 86 65, ou Elisabeth Studer, tél. 725 79 59. On vous espère nombreuses!

SP. ■

Services funèbres dans l'intimité

Mais à qui appartient le défunt?

A qui appartient le défunt? A Dieu, bien sûr. Mais encore… A la famille seulement? A la société aussi? Ce sont les contre-questions que pose Gérard Berney, diacre aumônier du centre de soins palliatifs *La Chrysalide* à La Chaux-de-Fonds, quand on lui demande ce qu'il pense de la pratique des «services funèbres dans l'intimité». Les familles qui prennent congé de leur mort à l'abri du public, bien des «professionnels» les côtoient. Parmi eux, en voici quatre pour nous aider à trier le pour et le contre des obsèques exclusives: Pierre-Henri Molinghen, pasteur expérimenté à Neuchâtel; Gérard Berney, que son ministère à *La Chrysalide* accoutume à l'accompagnement des décès; Ludovic Geiser, jeune théologien employé dans une entreprise de pompes funèbres du Littoral; et Patrick Genaine qui préside en *Sésame* l'Association d'aide aux personnes en deuil.

Tableau d'Edouard Jeanmaire: Enterrement à La Joux-Perret

En augmentation, cette pratique? Pas de manière spectaculaire. Un quart des services organisés en 2001 par l'entreprise consultée se sont déroulés sous le label de l'intimité. Si pour Gérard Berney, c'est une demande qui a tendance à se généraliser au point de concerner les deux tiers des obsèques dont il s'occupe, le pasteur Molinghen, lui, n'a pas constaté d'augmentation depuis dix ans. A coup sûr, il y a une différence à faire entre la ville - où la personne étant plus anonyme, les obsèques le sont aussi - et la campagne, qui préfère encore prendre congé publiquement des siens. Avec aussi des cas particuliers, comme la petite ville de Saint-Blaise qui passe pour un fief des obsèques en public.

Au vrai, l'intimité dont on parle est une notion très relative… Il y a bien sûr des familles qui jouent cette carte en vérité, prennent congé de leur défunt en étant seules présentes à la cérémonie et ne publient le faire-part qu'après coup. Il y a aussi des faire-part libellés au futur qui excluent le public par avance. Et puis, toutes sortes de cas de figure familiaux et sociaux dissimulés sous le terme commode d'«intimité» alors qu'en fait, on pratique là des cérémonies sur invitation, et que l'honnêteté commanderait de rédiger ainsi la phrase rituelle des faire-part: «*Le service funèbre a eu lieu devant une assistance sélectionnée par la famille*». Ludovic Geiser se souvient aussi d'un service décrété «dans l'intimité» et qui en fin de compte avait rassemblé 300 personnes...

Quatre positions

Sur le fond, les avis recueillis ici s'échelonnent entre le ni-pour-ni-contre et une assez nette réprobation.

«*Inutile de s'insurger*, relève P.-H. Molinghen, *c'est un fait de société qu'il faut recevoir comme tel et qui peut avoir bien des explications: le désir de ne pas déranger, ou de limiter les frais, de ne pas étaler une situation familiale conflictuelle… Il y a de l'ambiguïté aussi, car on commence par demander un service tout simple, puis au fur et à mesure que l'heure approche on en rajoute… Ma règle pastorale fondamentale, c'est de respecter le*

désir de la famille, ou ce qu'a pu prévoir le défunt. L'Eglise doit ici simplement honorer un service qu'on lui demande».

Pour Ludovic Geiser non plus, ce n'est pas un enjeu ecclésial. «*Et comme théologien, cette pratique ne me pose pas de problème. Il faut voir ses avantages, aussi. Elle permet une créativité différente dans la cérémonie: par exemple, grouper la famille en cercle autour du cercueil. On peut parler de façon plus personnelle, affiner l'éloge funèbre. Et puis échapper au risque de quelque éclat inconvenant… La famille peut vouloir éviter de s'exposer, d'ajouter de la gêne à sa douleur quand par exemple la mort a été particulièrement problématique (un suicide…). Parfois, le choix de l'intimité est une feinte: on a surtout voulu se protéger contre le constat public d'une faible assistance! Mais l'important, c'est que la famille trouve une signification dans la cérémonie. Je n'ai en fait pas de préférence, même si, à mon avis, les obsèques publiques sont un mieux du point de vue communautaire*».

«*Mon rôle comme envoyé de l'Eglise, c'est de permettre aux gens de vivre leur deuil le mieux possible*», souligne Gérard Berney, qui dit vouloir de ce fait privilégier les désirs des survivants par rapport à ceux du défunt. «*Quand on me dit; «C'est papa qui voulait l'intimité», je réponds: «Et vous, que voulez-vous, de quoi avez-vous surtout besoin?» Il faut se demander à qui appartient le défunt. A ses proches bien sûr, mais en même temps à celles et ceux qu'il a côtoyés dans son vécu social, à tout un entourage qui doit lui aussi pouvoir faire son deuil. Les familles ne le savent pas toujours, mais en fait, elles ont besoin de la présence du public: le deuil me fragilise; or il faut que je puisse être reconnu comme fragile; il faut que ma souffrance puisse être reconnue pour que je puisse commencer à la surmonter. Les obsèques en public sont aussi pour l'entourage la possibilité de prendre conscience de ce qu'est réellement cette famille-là, le réseau du défunt. Et c'est bénéfique*».

Président de l'association *Sésame*, qui dans le canton se met à l'écoute et à l'aide des personnes endeuillées, Patrick Genaine voit les obsèques comme «*un rite ayant pour but d'aider à être ensemble, à être solidaire*». Une exigence de lien social qui se trouve «occultée, perdue», avec la pratique des services exclusifs. Or, la capacité d'empathie de l'entourage d'une famille peut s'avérer très importante.

Et les conséquences…

Il faut aussi se demander quelles espèces de séquelles - psychologiques, relationnelles - un deuil vécu dans la stricte intimité peut laisser chez les survivants. «*Les enfants surtout peuvent être affectés*, selon Patrick Genaine. *Avoir été exclus du deuil d'une connaissance dans leur entourage peut laisser des traces chez eux. Je connais des cas où il a fallu, après coup, réinventer des rites pour eux*».

Gérard Berney: «*Et ces dizaines de milliers de roses anonymes déposées à Londres après la mort de Diana… On peut se demander si beaucoup ne venaient pas de personnes qui dans leur propre cercle n'avaient pas pu vivre telles ou telles obsèques… Il y a des gens qui n'auront jamais vu un cercueil, et le jour où un deuil surviendra dans leur famille, ils n'en seront que plus désemparés. Les obsèques exclusives peuvent accentuer une fragilité psychologique. A l'hôpital de Préfargier, où je suis aussi aumônier, la question des deuils mal vécus apparaît souvent*».

Cérémonies dans l'intimité… Ou bien alors cette autre tendance «moderne» qui consiste à délocaliser les services funèbres de leur quartier ou de leur village pour les centraliser dans un lieu prétendument plus idoine… N'a-t-on pas là deux signes, certes différents, mais qui tous deux dénotent une société moins à l'aise qu'autrefois - et moins que de raison - avec la mort. Qu'elle dissimule. Qu'elle escamote.

Michel Vuillomenet

Photos: P. Bohrer

Astérix et Obélix sur la touche!

Avec le deuxième volet cinématographique des aventures de nos deux irréductibles Gaulois, Alain Chabat prend les mesures qui s'imposent pour sauver son film.

Pauvre cinéma français, le voilà qui imite le grand frère américain dans ce qu'il a de plus détestable en jouant le p'tit jeu (débile) de la surenchère (imbécile). Présenté urbi et orbi comme le film français le plus cher de tous les temps (plus de 50 millions d'euros), «*Astérix & Obélix: Mission Cléopâtre*» nous gratifie d'une promotion très chiffrée qui va jusqu'à citer les 23 dromadaires, 1500 colombes et autres trois crocodiles, tous et toutes victimes consentantes (?) de ce nouveau sphinx du septième art franchouillard. Hum, quand on met autant en avant ce genre de détails futiles, c'est qu'il y a anguille sous roche!

Mirage à Ourzazate

Le doute était donc permis et votre soussigné a gagné la salle obscure toute méfiance dehors… Durant toute la projection (1h42), je vis mon soupçon se confirmer: l'argent dépensé ne se voyait guère à l'écran (ce qui est considéré comme une faute gravissime à Hollywood), d'où la nécessité de nous bombarder de statistiques pour justifier après coup l'investissement! Peu ou prou d'effets spéciaux, pas davantage de scènes de foules grandioses (façon *Nuremberg*), encore moins de décors faramineux… L'amateur de superproductions spectaculaires (genre *Gladiateur*), c'est sûr, restera sur sa faim!

Prends l'oseille et tire-toi

Seule hypothèse un tant soit peu plausible: tous les sous (ou presque) sont allés dans les poches de la brochette de vedettes venues s'«éclater» dans les sables marocains d'Ourzazate. Moyennant que le spectateur laisse sa morale (protestante) au vestiaire, le film d'Alain Chabat (l'ex-vibrion de *Canal +*) prend alors un tour assez insolite qui n'est pas tout à fait dénué d'intérêt. Première constatation d'importance, Astérix et Obélix ont été proprement escamotés! De fait, ils ne surgissent qu'après une longue exposition, et beaucoup trop tard pour espérer ravir la vedette à Numérobis, Cléopâtre et autre Amonbofis. Comme si Chabat avait jugé que nos deux héros avaient déjà épuisé tous leurs potentiels dans le premier «épisode» usiné par Claude Zidi, ce en quoi je ne lui donne pas tort - pour ma part, j'ai toujours estimé que les héros de bandes dessinées passaient très mal l'épreuve de l'adaptation cinématographique!

Sauvé par le second degré

Exit Depardieu et Clavier (excusez du peu!), Chabat se soucie comme d'une guigne de l'histoire proprement dite (d'ailleurs tout le monde la connaît) pour donner la véritable vedette au gag anachronique dont Uderzo et Goscinny usaient avec parcimonie. Tout devient prétexte à citations audiovisuelles (mieux vaut dès lors se prévaloir d'une solide pseudo culture télévisuelle); partant, le film ne se conjugue plus qu'au second degré, tablant sur la seule complicité de ce cher spectateur! A son insu, de son plein gré, Chabat reconnaît ainsi (et assume, ce qui le sauve un peu) l'inanité profonde de ce genre d'entreprise.

Vincent Adatte ■

Un exercice périlleux

La plupart du temps, la transposition à l'écran des bandes dessinées qui ont bercé notre enfance se révèle plutôt décevante: le «réel» du film ne colle pas avec le «fantasme» que nous avons développé au gré de lectures mille fois répétées. Nous supportons mal de voir des acteurs (surtout quand ils sont très connus) prendre les traits de nos héros favoris. Sur ce plan, avouons que Chabat ne s'en tire pas trop mal en éjectant Depardieu (Obélix) et Clavier (Astérix) du devant de la scène, au profit de Jamel Debbouze (Numérobis) et de Gérard Darmon (Amonbofis) qui rendent leurs personnages beaucoup plus crédibles. Hélas pour elle, Monica Belluci (Cléopâtre) ne possède pas un nez à même de changer la face du monde! (V.A.)

Média(t)titude

Patrick Poivre d'Arvor commente le 9 janvier sur TF1 des images attendrissantes: une lionne a adopté un bébé oryx (sorte d'antilope) depuis deux semaines. On voit le fauve et le frêle animal évoluer tranquillement côte à côte. L'histoire prend «malheureusement une tournure tragique», nous dit-on: le mâle de la tendre lionne ayant fini par dévorer le petit oryx. PPDA annonce qu'on ne verra pas les images de ce drame, car elles sont… «dures». Ah bon! On aurait pensé «sauvages», «bestiales», voire «crues» pour rigoler un peu. Depuis le 11 septembre dernier, la télévision ne sait plus à quelle éthique se fier. Quand on sait qu'ils sont pratiquement en voie d'extinction, c'est pourtant beau un lion qui bouffe, non?

Née - ou créée - en 1996, la brebis écossaise Dolly avait défrayé la chronique en tant que premier animal cloné, brisant ainsi un tabou. Reléguée aux oubliettes par d'autres clonages d'animaux et la perspective d'une expérience sur un humain, la revoilà, note *Le Monde*, sur le devant de la scène. Notre ongulée souffre d'arthrite, une maladie de vieillesse dont les moutons souffrent dès l'âge de dix ou onze ans. Ce qui frappe, c'est que Dolly n'a que cinq ans et demi! Du moins si l'on compte son âge depuis sa naissance. Car, et c'est peut-être là le vrai tabou, la brebis a vu le jour dotée des chromosomes d'une génitrice âgée de six ans. Il est donc normal qu'à onze ans et demi, ses cellules commencent à montrer des signes de vieillissement. Mais alors, qu'en sera-t-il des promesses thérapeutiques de la génétique? Devra-t-on changer chaque dix ans les organes d'origine animale rendus génétiquement compatibles? Et les couples stériles aidés par la génétique verront-ils leur progéniture adorée mourir de vieillesse avant sa majorité?...

Les protestations dégoûtées devant les images d'abattage rituel sont-elles dues à un retour d'antisémitisme, s'interroge *Le Temps*, ou à un véritable respect pour les animaux? Les opposants à l'autorisation de l'abattage rituel dénoncent les souffrances des victimes et la longueur de leur agonie. La science, elle, s'avoue peu capable de quantifier la douleur ou le niveau de conscience d'un animal égorgé…
Notre société de consommation aseptisée oublie vite d'où proviennent nos aliments. Entre son champ d'herbe verte (!) et notre assiette, notre tranche de viande passe souvent dans une filière d'abattage industriel. En connaissez-vous les conditions… rationnelles? Gardés vivants aussi longtemps que possible pour des questions de facilité de transport, forcés d'avancer vers la mort à coup d'aiguillon électrique, plus ou moins étourdis par le pistolet, soulevés par les pattes, les animaux finissent électrocutés. Pour eux, le monde ressemble à un gigantesque camp de concentration. Dès lors, sommes-nous véritablement en position de critiquer un rite millénaire qui n'a pas le profit rationnel pour seule finalité?

La page www.admin.ch/ch/f/rs/455/ donne toutes les indications légales concernant les animaux, et en particulier leur abattage rituel. Si vous vous intéressez à la vie des bêtes, vous pourrez profiter des pages des animaux mises à disposition par un vétérinaire sur www.aufuret.ch ou des sites généralistes www.animal-services.com et le très complet www.furty.com.

InFernal

Dur, dur d'être sans papier par les temps qui courent. Alors qu'il faisait diablement froid durant la première quinzaine de décembre, la feuille du lundi 17 décembre relatait: *Berne: Les sans-papiers déménagent. Ils quittent Saint-Paul pour Bethlehem. Un refuge jusqu'à fin janvier. Ensuite…* Ensuite? C'est sur la même page, juste à côté: *Einsiedeln: nouvel abbé. Martin Wehrlen a endossé sa charge de nouvel abbé du couvent bénédictin d'Einsiedeln (SZ).* C'est comme ça, la presse, elle nous offre des associations d'idées criantes de vérité! Certains quittent l'Eglise pour la rue à la recherche d'une salle d'hôte dans une ville de Suisse (avec un nom on ne peut plus explicite) et d'autres sont installés en grande pompe à l'Eglise avec des hôtes de marque. Allez comprendre, sinon que décidément rien ne change!

Ce qui change, en revanche, c'est à Bethléem, en Israël cette fois! Figurez-vous qu'un hôte de marque n'a pas pu se rendre à l'église le 24 au soir: Yasser Arafat. Cet habitué de la messe de minuit fut privé de ce moment privilégié, idyllique voire paradisiaque. Le méchant? Ariel Sharon bien sûr, qui n'a pas voulu donner au chef de l'Autorité palestinienne les papiers nécessaires au voyage. Le célèbre keffieh créchait bien sur une chaise dans l'église mais Arafat était bel et bien sans toit pour le 24 au soir. C'est quand même idiot de priver de messe et de communion un dirigeant du calibre d'Arafat. Imaginez un peu tout ce qu'il aurait pu confesser à Dieu comme péchés! Vraiment pas malin, le Sharon, et vraiment trop busher (prononcer bouché) pour faire avancer la paix au pays de Jésus. Là aussi rien ne change…

L'avenir reste ouvert

Le monde va mal! Le constat est banal. Chacun peut aujourd'hui l'établir, d'autant mieux que ce monde s'est rétréci. Les moyens modernes de communication déposent chaque jour sur notre pas de porte, dans notre «petite lucarne» tous les malheurs de la planète. Une fois le diagnostic posé, les uns secouent les épaules, résignés ou indifférents, et poursuivent leur propre course au bonheur. Les autres s'abandonnent au défaitisme et à la mélancolie.

Paul Brand propose une troisième voie, plus stimulante, celle de la réflexion et d'une prise de conscience personnelle et responsable. Il met en scène un couple fictif: Elle et Lui, en qui Madame ou Monsieur tout-le-monde peut se reconnaître. Ils se livrent à un dialogue qui court tout au long de l'ouvrage. Chacun intervient selon sa propre sensibilité, féminine ou masculine, ses connaissances et son expérience de vie. Lui est plus intellectuel, Elle, plus immédiate, plus terre à terre.

L'auteur a renoncé à découper la tractation en chapitres, sans doute pour ne pas rompre son enchaînement et sa logique. Par contre, il propose un autre moyen d'articuler la discussion et de la faire avancer. Les protagonistes conviennent d'imaginer un puzzle. En fin de parcours, celui-ci comprendra dix-neuf pièces où s'inscrivent en quelques mots les étapes de leur échange. En cours de route, grâce à des dessins, le lecteur a vu le puzzle se constituer pour aboutir à un tout cohérent. Sans forcément s'emboîter, les pièces répondent les unes aux autres.

En outre, pour nous faire mieux participer à sa démarche, Paul Brand recourt à de nombreuses narrations. Il les crée lui-même, ou, le plus souvent, les emprunte au monde biblique. Ainsi, à partir d'un constat laconique et pessimiste, il nous fait peu à peu déboucher sur une promesse, celle qui, à partir de la résurrection de Jésus-Christ, est «en voie de réalisation: l'indescriptible déploiement du mystère caché depuis la fondation du monde.» Dès lors, ce livre correspond bien à son sous-titre: «*Essai en quête d'un chemin d'espérance*»

Michel de Montmollin ■
Paul Brandt, *Le monde va mal!…Autre chose à dire,*
Chez l'auteur, 2205 Montmollin

Pas que des mots…

Le quinquagénaire Bernard-Henri Lévy, figure emblématique des nouveaux philosophes apparus dans les années 70, possédait tous les attributs pour devenir un parfait dandy: beau, intelligent, le verbe percutant, charismatique... Il aurait ainsi aisément pu se contenter d'un rôle en vue dans le «tout-Paris», d'une existence confortable et mondaine aux côtés de la mignonne Arielle Dombasle, et de quelques romans gratuitement provocateurs comme il sied d'en commettre quand on appartient au «milieu», un brin schizophrène, de LA capitale.

Certes, ne sanctifions pas, BHL sait se vendre et soigner son image d'intellectuel en rébellion auprès des médias - ce qui lui vaut des haines féroces. Mais il ne le fait pas qu'à des fins narcissiques. En toile de fond de sa recherche philosophico-politique, il y a, il me plaît du moins à le croire, un réel souci de poser une réflexion aussi objective que possible sur la condition humaine, ici et ailleurs. Lévy s'y consacre sans grande complaisance, en particulier pour lui, privilégié d'entre les privilégiés, en ne gommant pas ses propres contradictions et paradoxes, en ne niant pas qu'il appartient de facto au camp des exploiteurs, des hyper-nantis. Le sort du monde l'intéresse néanmoins, et pas uniquement selon une vision théorique alimentée à la lecture de journaux plus ou moins éclairés. Il est aussi «sorti», a quitté l'univers ouaté des salons littéraire pour aller voir et tenter de rendre compte de la réalité de certains «trous noirs» de notre planète.

Son dernier ouvrage s'intitule: «*Réflexions sur la Guerre, le Mal et la fin de l'Histoire*». Il est précédé d'une série de récits, groupés à l'enseigne de «*Les Damnés de la guerre*», qui sont autant de reportages effectués dans des zones en conflit que nos journaux et autres télévisions ont reléguées aux oubliettes (Angola, Sri Lanka...), des «terres périphériques condamnées à sortir tout doucement de l'ère contemporaine», ainsi que l'auteur les désigne.

Quatre cents pages, impossibles à résumer sous peine de sombrer dans le ridiculement escamoté, qui disent l'absurdité de la guerre moderne, dans laquelle les belligérants ne savent souvent plus pourquoi, pour quoi, pour quelle idéologie, quelles valeurs ils se battent. Quatre cents pages qui décrivent l'absence absolue de repères éthiques, logiques, humains dans ces innombrables rebuts de la terre où la vie n'a strictement aucun prix, qui nous interrogent sur l'éventualité d'un sens, si âprement souhaité, à l'histoire et partant à notre existence. Même s'il est parfois possible de lui reprocher un style, une formulation un peu trop intello, cet ouvrage a l'immense mérite de vouloir empêcher l'indifférence, de dénoncer le côté spectacle de l'information actuelle. C'est déjà beaucoup!

Laurent Borel ■
Bernard-Henri Lévy,
Réflexions sur la Guerre, le Mal et la fin de l'Histoire,
Ed. Grasset, 2001

Congé maternité: mieux vaut se renseigner sur ses droits avant d'être enceinte!

Même si cela fait cinquante-deux ans que notre Constitution proclame que la Confédération institue une assurance-maternité, celle-ci n'existe toujours pas. Quelques dispositions existent dans certaines lois ou conventions collectives, mais celles-ci n'ont jamais été coordonnées; il en résulte un système disparate et injuste. C'est ainsi que l'interdiction de travailler pendant les huit semaines qui suivent l'accouchement, inscrite dans la loi sur le travail, n'est assortie d'aucune disposition qui garantit à chaque mère, pendant cette période au moins, le droit de continuer à percevoir son salaire ou de bénéficier d'une prestation d'assurance. **La durée de l'obligation de payer le salaire dépend essentiellement de la durée des rapports de travail, et il existe des différences considérables selon les branches**.

Selon le Code des obligations, qui concerne la majorité des femmes qui travaillent, les mères ont droit à trois semaines pendant la 1e année de service, 1 mois dès la 2e année, 2 mois de la 3e à la 4e année, 3 mois de la 5e à la 9e année, etc. Les conventions collectives de travail ou les contrats individuels de travail peuvent prévoir des congés plus longs. Et encore, ce congé payé légal ou conventionnel couvre aussi bien la maladie que la maternité. Si l'employée est incapable de travailler pendant sa grossesse, son congé-maternité payé va être réduit d'autant!

La maternité est donc bien mal protégée! On ne peut que conseiller aux femmes qui souhaitent avoir un enfant de se renseigner précisément sur leurs droits en cas de maternité. Vu qu'il existe un nombre considérable de conventions collectives, les syndicats sont les personnes les plus à même de renseigner de manière précise les travailleuses. Mais l'abondance des textes ne doit pas faire illusion, les conventions collectives en règle générale ont l'inconvénient d'être absentes ou faiblardes dans les secteurs d'activité où l'on rencontre la plus grande proportion de femmes salariées.

La mère active qui veut être mieux couverte peut s'assurer à titre individuel. La loi sur l'assurance-maladie permet de s'assurer facultativement pour de modestes indemnités journalières allant de 6 à 30 francs... On ne peut donc pas parler d'une perte de gain. Si cela est possible, et si la femme souhaite une meilleure couverture en cas de maternité, elle devrait essayer d'adhérer à une assurance collective par l'intermédiaire de son employeur. Si cela n'est possible, reste une assurance perte de gain contractée à titre individuel. Malheureusement, les primes, calculées en fonction des risques, vont coûter très cher, et rares seront celles qui auront les moyens de s'offrir une telle protection.

Après quatre échecs en votation populaire, le Parlement fédéral essaie de concocter un cinquième projet d'assurance-maternité. En l'état actuel des travaux, seules les mères qui exercent une activité lucrative dépendante auront droit à 80% de leur salaire pendant 14 semaines. Ce montant sera financé par les APG auxquelles les femmes ont toujours cotisé.

En cette période de forte dénatalité, on ne peut qu'espérer que nos Autorités et le peuple suisse acceptent enfin d'offrir aux mères qui exercent une activité lucrative, une protection en cas de maternité.

Laurence Hänni Guillod ■

Chronique assurée en collaboration avec le CSP

Photo: L. Borel